

philippe madec

matières

les pays de l'*alter* architecture

Ce cours fut donné à la demande de Frédéric Bonnet à l'Ecole d'Architecture du Clermont-Ferrand au printemps 2006, puis à Sint Lucas à Bruxelles à l'automne de la même année.

- Vous dites souvent que l'architecture n'est pas un art, qu'elle est architecture. Si vous deviez rédiger la définition du Petit Robert, qu'écririez-vous ?

- L'architecture est une installation de la vie par une matière disposée avec bienveillance.

Pourquoi ce titre « matières. les pays de l'alter architecture » ? Parce que les matières dont je vais parler sont de celles qui nous permettent de penser autrement l'architecture, de concevoir une autre architecture. Ce texte est nourri des trois textes précédents : « L'En vie », « Le Coyote le Petit renard, le Geai et le Pou » et un livre à venir sur la paix « éventuellement (une consolation) ».

1 —

René Char, dans un recueil sous le titre « Pièces », écrit un poème qu'il intitula « La Terre ». Il y a cinquante ans. Il y mit une majuscule. Et il se pencha vers elle. Il la prit dans ses mains et ressentit que *« ce qui est tout à fait spontané chez l'homme, touchant la terre, c'est un affect immédiat de familiarité, de sympathie, voire de vénération, quasi-filiale. Parce qu'elle est la matière par excellence. »*¹ Il ajouta dans un dépit que seuls ses démons artificiels semblaient pouvoir taire : *« Or, la vénération de la matière : quoi de plus digne de l'esprit ? / Tandis que l'esprit vénérant l'esprit... voit-on cela ? / — On ne le voit que trop. »* L'humanité si encline à vénérer son propre esprit a délibérément oublié ces liens physiques, de chair, de famille qui l'unissent à la Terre. Elle a cherché à la posséder en oubliant qu'elle lui appartenait. Mais voilà que la Terre a délivré ses limites, libérant de la sorte la connaissance des nôtres. La fragilité de la Terre est notre propre fragilité. Sa finitude est la nôtre. Et si nous cherchons aujourd'hui à sauver la terre c'est pour nous sauver nous-mêmes.

2 —

Cette photographie témoigne d'une catastrophe. Le ciel est assombri par un vol déréglé d'oiseaux noirs. Un sol sombre nous surplombe, pas d'arbres, pas d'air. Sur la ligne qui sépare le noir du clair, — on ne sait plus dire le sol du ciel, voire l'horizon—, la silhouette d'un train apparaît, une locomotive et quelques wagons. Le convoi est en réalité beaucoup plus long. Ils sont remplis d'ordures à benner dans les décharges géantes, comme ici celle de Marseille, dans ces endroits où vivent des êtres perdus qui ne peuvent plus toucher la terre.

Cette photographie témoigne de notre catastrophe à tous. La Terre nous donne toutes les matières dont nous avons besoin pour vivre : l'air, l'eau, les végétaux, les énergies. Nous lui prenons tous, nous lui en demandons encore davantage, nous

l'exploitons, la droguons pour qu'elle y parvienne plus encore. Elle a donné tout ce qu'elle pouvait d'une générosité dont nous avons bien longtemps pensé qu'elle était inépuisable. Elle laissait tout ce qu'elle avait à portée de nos mains.

Nous le savons maintenant comme Maurice Blanchot : « c'est le désastre obscur qui porte la lumière »². Nous voilà face à lui. Nous prenons tout à la Terre. Mais que lui rendons-nous ? Je veux dire : au-delà de nos excréments, des déchets de l'industrie et du bâtiment, des ordures ménagères, des pollutions nées de toutes nos activités, que lui donnons-nous en échange de ses dons, si ce n'est une empreinte écologique catastrophique ? que lui offrons-nous qui pourrait nous rendre dignes des présents qu'elle apporte ? La réponse ne s'impose pas. Je vous fais cette proposition : et si ce que nous rendions était l'art ? et si ce que nous lui rendions était l'amour ?

2bis —

Les images qui vont suivre régulièrement sans commentaire représentent une certaine consubstance des êtres, des choses, des matières et de la Terre. Sans valeur de jugement, quoique choisies, sans ordre comme un vrac du monde, un vrac de la terre humaine, dans lequel il me semble que l'on peut percevoir une certaine compassion des pierres pour nous autres, les êtres de passage.

3 —

L'architecture est au cœur de l'établissement des hommes sur Terre, protection et structure spatiale dans le même temps. La situation contemporaine la sollicite particulièrement : l'an prochain et pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, cinquante pour cent de la population mondiale vivra dans des villes. Il s'agit pour nous tous, héritiers d'une situation catastrophique du monde de ménager ce qui nous reste de nature et d'humanité, d'en tenir une comptabilité pour les générations futures, tout en accomplissant notre projet de modernité. Il nous faut dorénavant concevoir ce projet de modernité, face à une responsabilité qui ne balance plus entre l'humanité ou la nature, car le visage d'autrui qui est au cœur de l'œuvre architecturale possède maintenant quatre profils : « *l'autre, les autres, soi et la Terre. L'autre en tant que vous en face, les autres en tant que la communauté des hommes, soi en tant que part de l'humanité et la terre dont nous sommes consubstantiels* »³. Voilà bien la situation. Nous sommes consubstantiels de la Terre. Les logiques d'interdépendance enfin reconnues aujourd'hui n'épargnent rien ni personne dans un monde dont nous avons enfin accepté la finitude. Même si l'architecture ne traite pas de la nature, l'architecte a, lui, des obligations indirectes vis-à-vis de la nature. Obligations politiques de répondre aux attentes même floues mais expresses de toute une société. Obligations physiques qui tiennent à cette consubstantialité avec la Terre qui nous replace au cœur du vivant,

dans la biosphère. Obligations symboliques qui tiennent à toutes les significations entretenues avec l'idée de nature, à tous les universaux symboliques. Obligations poétiques qui émanent de tous les affects qui s'en dégagent comme savait le dire Char. Obligations quasi mystiques issues de cette piété humaine « *même sans fondement* » qui s'incline devant la création terrestre⁴.

4 —

Mon métier sert à associer un peu d'humanité à un peu de forme et de matière. Je participe à un phénomène qui donne sens à mes actes : je réponds à la demande d'architecture qu'expriment les sociétés humaines. Par la matière, je passe leur souhait au réel. Je matérialise les conditions d'accueil de l'homme sur Terre. J'assois au profond du lieu la volonté humaine de demeurer ensemble. Je réalise en matérialisant. Réaliser c'est matérialiser.

Au début, c'est-à-dire à la fin de la nuit des temps, le Coyote, le Petit Renard, le Geai et le Pou le savaient déjà, et ils avaient perçu autre chose que nous avons ensuite oublié⁵. Quand ils ont voulu « *trouver un endroit décent où habiter* », quand ils ont cherché un « *endroit à vivre* » pour « *vivre en communauté* », ils se sont mis d'accord, une fois, deux fois, trois fois, avant de construire. L'accord précède la construction, l'accord avec soi, l'autre, les autres et la Terre. Eux qui étaient pris au piège fatal du temps, ayant rencontré l'autre puis les autres, ayant conçu l'espace et inventé l'endroit de l'habitation, une fois ces primes étapes dépassées par l'éventualité des plaisirs esthétiques et sensuels, ils sont en situation de s'arrêter. L'errance principale est écartée. La perspective du bien-être s'est substituée à l'inquiétude et à la peur, au point qu'ils prétendent l'inscrire sans attendre, là. Mais alors, il leur faut compléter la nature, afin de pouvoir satisfaire leur volonté d'habitation. Ils prennent la matière à portée de mains et l'entassent dans le but de définir un lieu autre que celui de l'errance. Ils disposent de la matière et installent alors l'endroit du repos, inventent le lieu de l'arrêt de l'errance, le pays où l'errance se repose. Ils construisent une cabane. Voilà qu'à la sortie de l'infini, quelque chose les incarne. Un objet de matière inanimée affirme leur vie, et donne sens à leur félicité. Les êtres s'assemblent autour de lui, puis en lui. Un autre temps — est-il plus dense — apparaît alors ; c'est celui que libère la vision enfin complétée de leur situation, l'initiale saisie du monde qu'il vienne de dénicher dans le là, de déclarer à la connaissance. Le Coyote, le Petit-renard, le Geai et le Pou ignorent qu'ils viennent de fonder la cité, par cette mise en œuvre dans la matière de l'accord de demeurer ensemble, au creux du lieu, de faire face au temps et à l'espace. Une déflagration en chaîne s'est produite, qui les a menés l'un à l'autre, et tous au lieu. Plus tard, ils seront pris par le besoin de raviver, sans cesse, les conditions de l'Accord initial de la cité, issu des ententes primordiales. Et dans le but de réaliser ce projet souverain, ils ne pourront disposer que de la matière, par

une organisation de laquelle ils s'évertueront à convoquer de nouveau, à chaque fois : l'amour de la communauté, la volonté de l'habitation, la quête du lieu, le besoin de dignité et la joie. Telle est l'origine de l'architecture. Le besoin d'un architecte s'en suivra en guise de réponse purement technique à cette demande d'architecture. Son utilité est là. C'est à lui que plus tard le groupe a confié la tâche fondatrice de reproduire dans le lieu les conditions de l'Accord initial de la cité — cet établissement — de rappeler par une disposition de la matière : l'amour du lieu et de la communauté, la volonté de l'habitation, la dignité et la joie. Cinq points pour une éthique de l'architecture.

5 —

C'est dans la reproduction de l'acte initial, fondateur : disposer de la matière pour habiter, que l'architecture devient une activité de la conscience, qui dispose de la matière pour installer la vie. L'architecture est là pour que la vie ait lieu. L'architecture installe la vie, elle en trouve la matière dans le lieu et en devient un aspect une phase. C'est en ce sens qu'architecte, je poursuis un projet collectif de la conscience, qui est *l'architecture, qui est une installation de la vie des hommes par une matière disposée avec bienveillance*⁶. *L'installation vaut plus que tout : c'est une venue à l'existence. La vie étant en jeu, l'installation n'est pas que spatiale, elle est aussi temporelle. La vie étant celle des hommes, il est donc bien question d'humanité, de joie et de tristesse, d'abri et d'organisation des relations en une structure signifiante. Le moyen de l'installation est la matière ; il s'agit bien d'une réalisation, d'un passage au réel, d'une fabrication de présence. Le projet, lui, est dans la disposition de la matière qui est à notre disposition. La bienveillance est ce qui donne sens, et fait la différence entre une construction et une architecture, bienveillance esthétique et éthique.*

La bienveillance était nécessaire dès l'origine ; le Coyote, le Petit Renard, le Geai et le Pou exprimaient que le monde devenait de plus en plus difficile à vivre, et que l'habitation ensemble serviraient à les en soulager. Mais leur errance essentielle s'est transformée en une lente et infinie chute : "Nous tombons. Je vous écris en cours de chute"⁷, savait René Char. Dans cette infinie chute des êtres, l'architecture reste la condition du repos, la planche de vivre de l'autre et de tous. Aucun être, aucune société ne m'a fait de demande de malheur, toujours du bon usage, de la solidité, du bien-être et de la beauté. Même si certains de mes confrères imaginent le citoyen prisonnier volontaire de l'architecture, ou l'expérience douloureuse de l'espace susceptible de faire mieux saisir l'existence que l'expérience heureuse, je sais que ce sont là des perversions de l'objet même de l'architecture.

Si l'on me demande qu'elle est la différence entre un bâtiment et une architecture, ou entre une ville et un bidonville, la réponse est là : c'est l'amour, l'attention amoureuse qui préside à l'acte de concevoir pour l'autre. Chez les poètes

modernes, on trouve une acception de l'amour dégagée de la seule référence catholique : une sympathie pour l'immanence, une affection pour l'être-là de l'autre, une reconnaissance de la puissance de l'en vie. Chez les philosophes aussi. Ainsi à propos des relectures contemporaines de l'*Ethique* de Spinoza, Antonio Negri écrivait : "Et si les philosophes n'aiment pas le mot "amour", et si les post-modernes le déclinent suivant l'idée d'un désir fané, nous qui avons relu l'*Ethique*, nous, le parti des spinozistes, nous osons sans fausse pudeur de parler d'amour comme de la passion la plus forte, une passion qui crée l'existence commune" et ajoute cet ancien théoricien de l'extrême gauche italienne proche des Brigades Rouges : "et détruit le monde du pouvoir" (*Le Magazine Littéraire*, novembre 1998). De cette bienveillance, de cet amour, de cette tendresse pour les êtres, les choses et la Terre nécessaires à l'architecture proviendrait l'idée du bien commun omniprésente dans les textes des théoriciens de l'architecture depuis Vitruve. Réaliser l'attentive planche à vivre d'autrui : il me semble que nous avons là, l'architecture.

6 —

Au delà de l'établissement humain à quoi sert cette matière disposée ? A la complétude l'homme, et à sa consolation.

« À la base de chaque être, il existe un principe d'insuffisance... », écrivait Georges Bataille. « Principe d'incomplétude », précise Maurice Blanchot, par lequel un être espère l'autre qui lui-même attend un autre lui-même, dans une « déflagration en chaîne ». Peut-être notre communauté découle-t-elle de la réaction en série de la faiblesse de chacun de nous, d'une tentative d'union nécessaire à chaque destin et qui pourtant en conteste la possibilité, d'une tentative d'accomplissement par fusion toute d'espérance et qui malgré tout reste en définitive sans espoir. Si les murs, les portes, les baies et les toits — produits pour ainsi dire viscéralement par cette imperfection fondamentale des êtres — concourent à cette recherche de l'autre qui permet de prendre conscience et de parvenir à la réalisation de soi, ils n'en sont pas moins l'arrangement des choses au sein d'une communauté, et entre une communauté et la nature, l'idée qu'elle se fait de la nature. Nous qui, toujours, avons le dessein de nous accomplir, sommes en vérité notre propre avenir, nous qui avons comme premier projet d'être abrité, sommes en but à notre corps. Un corps qui ne nous suffit pas pour habiter. Il ne suffit pas que nous nous reproduisions pour vivre ; il ne nous suffit pas d'être apparus sur la Terre et d'y proliférer car la terre est peu hospitalière pour nous autres animaux incomplets. Il fait trop froid, il y a trop ou pas assez de vent, de pluie, trop de tremblements de terre, de cyclones, de chaleurs torrides, d'avalanches, de coulées de lave... Il faut que nous complétions la nature, à la fois Mère Nature et fatale nature, à la fois Terre et nous-mêmes. Nous y arrivons cahin-caha par une somme d'actions, d'opérations, de décisions qui occupent toute notre vie. Notre existence n'a lieu

qu'à la faveur d'un troc incessant de matière avec le monde à portée de main. A la faveur d'un troc bien déséquilibré, tant l'homme prend à la Terre et lui rend peu, et si mal, alors que la matière est notre intime alliée. Ne sommes-nous pas nous-même matière toute de vie ?

Ce qui est entre nous et la matière, entre nous, la Terre et les choses, entre l'humanité et le précipité artificiel de sa vie déferlant dans la finitude ici-bas et dans l'infini de l'univers là-haut, c'est l'espace. Nous le peuplons de nos corps et de nos rêves, de nos envies et de nos amours, de nos idées et de nos questions. Le barbare, qui veut s'en prendre à nous, s'attaque aux choses pour interdire toutes ces étreintes entre les choses et nous qui définissent les lieux, et pour que l'espace n'ait plus lieu.

7 —

S'attacher à la matière comprise dans l'opposition construction/destruction et tenter d'y discerner pourquoi l'homme s'entoure de maisons et de villes, revient à prendre l'effet pour la cause, Etienne Louis Boullée l'a montré il y a bien longtemps déjà. Prenons un autre point de vue, partons d'un autre endroit de la pensée. Essayons la relation plutôt que la construction.

La relation n'est-elle pas au fondement de l'organisation de l'espace ? Ne construit-on pas en fonction d'un type de rapport enviable entre les êtres selon les lieux et les cultures, selon les sociétés et les climats ? N'est-ce pas ce qui donne raison à l'acte de bâtir ? La relation fait sens, tend les lieux aux matières, tisse des liens parmi nous, et des liens entre nous et la nature. La matière une fois agencée, construite, en témoigne, devenue à la fois lieu et lien. Si le toit parle au ciel et le mur aux vents, et si ensemble ils s'adressent au soleil, la création d'une porte accueille l'autre et le mur lui parle : là c'est chez toi, ici c'est chez moi, ici et là c'est chez nous qui est plus que la somme de chez toi et de chez moi. Dans la mise en place d'un toit en tuiles, d'un mur de béton, d'une paroi de verre, peuvent se dresser dans l'instant une justesse qui dure, une vérité humaine de la relation qui tend à s'inscrire dans la durée, à dépasser le temps de l'individu, alors même que c'est à son quotidien qu'elle s'adresse. La résistance de la demeure consolide la relation de l'homme et de la nature, et des hommes entre eux. Alors nous lui en redemandons. Une fois abrités, nous ressentons, confrontés à la dureté de la nature et de la vie, les raisons même des fermes vertus de notre abri. L'orage s'engourdit auprès du mur, ou bien il s'éloigne dépité.

Si nous pensons à la relation et, dans le même temps, à la fin de possibilité de toute relation, si nous envisageons les moments où la nature interdit toute négociation avec elle, les circonstances où la société ne tend plus la main à certains parmi les siens, sans doute pourrions-nous envisager le métier de bâtisseur, sans le réduire à l'acte de construire. Alors sans doute pourrions-nous lui reconnaître toute sa dimension ontologique et politique ? Ne s'agit-il pas de

construire l'être-là-ensemble-en-paix. Aborder ensemble la relation et son impossibilité dégage la pensée de cette opposition entre construction et destruction qui s'avère si hégémonique quand il s'agit de s'inquiéter de l'architecture. Il s'agit bien de faire rejaillir la discussion dans le champ de la vie en tant que telle, plutôt que de la maintenir dans celui de la seule réalisation des artefacts utiles à inventer pour accueillir la vie. Le basculement de la construction à la relation permet de s'interroger sur cet autre couple porteur de significations, plus rempli d'humanité que le seul savoir-faire, sur cet autre contraire lumineux et bouleversant : la consolation et la désolation.

Construction/démolition, consolation/désolation : les mots résonnent. Les préfixes restent, le *cum* qui assemble et le *de* qui sépare. À partir de la paix — est-ce le radical commun ? —, *cum* et *de* creusent les écarts, pathétiques et sémantiques à la fois. Ils affirment les opposés. La guerre ravage, désole (*de solus*), délaisse, défait sans annonce de rétablissement. L'habitation allège les peines, console (*cum solus*), satisfait, apaise. L'habitation rend entier et la guerre rend seul. L'habitation rapproche le monde humain du monde matériel et les êtres entre eux ; la guerre les éloigne, invite le désert où se fait la solitude. Le logement et la ville consoleraient de notre incomplétude, pouvait-on penser il y a peu encore. Ce serait donc vrai mais redondant, puisque consoler rend entier. Par eux, nous tendons vers un absolu, par une disposition de la matière indispensable à la tentative existentielle de nous préserver de cet inachèvement à jamais inachevé qui mène à notre destin de condamné à mort.

Les murs n'ont pas le pouvoir d'interdire le malheur et la mort. Ils ont malgré tout la puissance d'en ralentir la venue, parfois de la reporter, de nous en distraire, de nous reconforter en rendant possibles mille bonheurs quotidiens. Dans cette défaite fondamentale des murs, des plafonds et des planchers, leurs dispositions prennent sens. Si, par les murs et leurs assemblages corrects et savants, nous tentons néanmoins de nous accomplir, c'est qu'ils appartiennent de manière indispensable à l'existence humaine. Dans ce monde où personne n'est en paix, nous ne savons pas vivre sans appliquer un baume sur nos plaies, bien que nous sachions qu'elles n'en finiront jamais. Que ce soit dans l'amalgame de nos peines à la peine des autres, dans l'artifice de paradis de pacotille ou dans le sexe qui partage nos plaisirs à ceux de l'autre, qui console de la misère savait Pier Paolo Pasolini, ou plus durablement dans l'être-là paisible à l'angle d'un mur chauffé de soleil, sur un sol de terre battue... Quand la société demande — et si fort — aux murs de témoigner d'une durée qui saillit de celle de chacun de ses membres, quand elle attache les murs à la mémoire, voire au monumental, serait-ce qu'elle reconnaît à la fois le besoin vital de cette tentative de consolation et en perçoit dans le même mouvement l'échec imposé par la nature même de l'individu ? Comprend-elle que l'habitation, qui semble destiner aux êtres séparément et en communauté, s'adresse d'abord à l'humanité de l'homme, avant de concerner chaque personne,

propriétaire ou locataire ? Comprend-elle que la matière de l'habitation est, avec la Terre, la matière commune ?

8 —

L'architecture est de la matière même du monde, de la matière même de la vie. Elle ne la décrit pas, elle en est. Devant nous, il y a une matière ordinaire mais sublime. Ce n'est pas celle des murs, pas cette brique ou cet acier qui donne à l'immeuble sa tenue. Le plein n'est pas notre matière mais celle du bâtiment à notre service. Le vide n'est pas l'absence de matière. Il est bien plus lourd que le béton, la brique et le fer. Le vide est lourd de nous. Il est rempli de la totalité, rempli de la vie, de ce qui se dit et de ce qui ne se dira pas, du geste et du bruit, du corps et de l'intention. C'est en lui que s'étend notre existence. Sous la masse de la lumière, la matière de la vie frissonne, se condense, se dilate et s'amalgame jusqu'à devenir mur. L'édification d'un mur apporte la mesure, c'est-à-dire la distance entre ce qui est et ce qui advient, entre le monde déjà en place et l'hébergement du monde nouveau qui apparaît. Cette incorporation de l'à-venir dans le déjà-là installe un vide qualifié, un vide attaché au sentiment d'être.

L'architecture installe la vie qui porte son propre sens. Elle établit idéalement la vie en son propre sens. Tâche bien assez difficile. L'architecture n'a pas à afficher la vie, elle n'a pas à la figurer, elle n'a pas à la représenter. Qui d'ailleurs connaît le sens de la vie ? La pensée, la philosophie et la science échouent sur ce point. L'architecture ne comprend pas davantage le sens de la vie. mais elle détient, complice, le secret de son installation.

9 —

Tout homme qui vit est là, existant en un lieu, dans ce qui y est offert à portée de sa main, par l'effet même de la nature et des hommes. L'homme est corps, son corps est lieu, son corps est matière. Monde matériel en soi, il est dans une proximité si ténue du monde physique alentour qu'il lui est bien difficile de faire la part de sa vie et de ses contours, de ses étendues et de ses ailleurs, de lui-même et de ces constructions où il a connu la misère et l'amour, le labeur et l'indifférence. Dans le sentiment de vide infini convoqué par la guerre et la misère, ce qui se manifeste est en fin de compte la possibilité d'une venue à nulle autre pareille : la chose telle qu'en elle-même. Dans cette catastrophe qui rompt la continuité de toute histoire humaine et matérielle, puis dans la reconstruction qu'elle éveille à partir d'un semblant de néant, c'est alors que se manifeste, à nouveau, une dimension sacrée : l'installation de la vie. Un sacré sans liturgies, ni sacrement, sacré parce qu'inviolable, profondément humain ; une installation légitime. Y aurait-il, dans la maison et dans la ville, un équivalent de la vie, un autre état tout proche de l'existence ? N'est-il question que de murs ? Ne s'agirait-il pas avant tout de

concordance entre des êtres de chair et des existences de pierre ? On le subodore, empli d'hésitation et de certitude. Bien davantage : je pressens dans la tension des êtres en paix vers cette substance dressée avec bienveillance que sont le mur le toit le plancher la baie, et dans la tentation contraire des êtres en barbarie de détruire cette relation rassérénée avec le monde matériel, la trace d'une exacte condition de la paix universelle : la relation amoureuse de l'homme et de la matière, par laquelle nous serions à portée de paix.

La fusion de l'être de chair pensif sensible et de la matière grave qui le soutient, trouble et fortifie les rares fois où elle est dite et éprouvée, les rares fois où, de la sorte, l'éternité se donne. Alors se réalise le suspens où l'âme et le corps deviennent l'un à l'autre imperceptibles, ce rien unique lorsque l'on coule et se fond dans ce qui se dérobe, devenu pierre dans la pierre, sans être réduit aux murs, ni ramenés aux proportions de la chambre, outrepassant toute géométrie, alors démesuré. C'est ainsi que le mur devient un monde pour nous, quand nous sommes saisis par l'infini qui se déclare dans une paroi, au hasard d'un présent inattendu, d'une rencontre qui ne s'impose ni se propose, quand on devine pour l'accueillir, « l'immobile foyer de tout mouvement » (Philippe Jaccottet).

10 —

L'œuvre d'architecture, même au-delà de la triste misère, de la simple tendresse en accédant à ceci ou cela, est un acte d'amour : elle crée de la présence. Car il s'agit bien de présence. Et c'est de la matière que naît la présence. N'est-il pas nécessaire d'affirmer les contours et le cœur de la présence architecturale pour que l'architecture puisse répondre présente, et ainsi répondre d'autrui par sa présence. Plus on pense le principe de l'architecture (installer la vie des autres), plus on augmente le projet éthique. Ce qui rend possible ce projet éthique, ce qui permet à l'architecture de répondre présent, c'est la matière disposée. Je suis attaché à une éthique à l'œuvre, à une éthique à l'épreuve de la vie coulée dans la matière. Je ne suis pas comme d'autres séduit par une théorie de la disparition. Bien au contraire, je suis attaché à la présence véritable de l'architecture, celle qui est voulue car indispensable. Mais une présence nourrit d'une poétique de l'effacement, un effacement de l'œuvre de l'architecte au profit de la présence de l'architecture.

Quand la demeure et la ville sont murs et toits, strictement et avec justesse murs et toits, matières éloignées des métaphores et des images, elles nous escortent, en fin de compte, bien mieux que la raison insuffisante pour apaiser, bien mieux que la parole volatile, bien mieux que la fortune sans pouvoir essentiel, bien mieux que les fausses industries de la consolation qui abrutissent et leurrent, bien mieux que les

fumeuses consolations de la dialectique peu enclines à la compassion, elle-même d'ailleurs rendue suspecte par les pratiques alambiquées du cynisme ambiant. À la peur que provoquent la guerre et la misère, la demeure et la ville opposent leurs capacités à rassurer, à redonner confiance, à procurer une aisance, un aplomb et une fermeté, même si ces concevables qualités ne sont jamais acquises et doivent être rejouées chaque jour. La demeure et la ville nous touchent davantage, quand elles sont discrètes, quand leur présence est sans affectation, sans contention, en bas, correcte et ferme, belle avec justesse, préoccupée, trempée du vénérable, de modestie et de silence et assurant à voix basse l'empreinte de la faim faite *En vie*. Alors elles prennent en vérité part à nos peines, leur laissant le champ ouvert pour se répandre, s'épancher, pour que passent libres les éclats de vie. C'est dans leur retrait qu'elles deviennent les plus proches, alors qu'elles savent faire leur sentiment qui nous possède. Leurs chaleurs escomptées excèdent celles des bâtiments, elles sont plutôt de bons offices que de calories, même si le réconfort qu'elles procurent n'est pas étranger aux besoins de confort demandés aux bâtiments, au souci d'accueil et de mieux-être-là. Dans ces circonstances, nous nous sentons consolés dans les bras de l'amour matériel. Henri Chénier évoquait les « arts consolateurs » qui embellissent nos villes, les murs et les lieux de nos républiques. Nul doute qu'il s'agisse aussi d'un surcroît de paix donné à celui qui habite là, d'une prime de repos requise jamais conquise, d'une tendre annexe à notre existence, comme on dit du petit bateau qui fait toucher terre et permet aux marins de rejoindre l'aventure commune. La vie inspire ce travail de fond, invisible. Si la consolation bâtie est effective, c'est qu'elle est fondue à la matière du mur, au creux duquel il n'y a pas d'agitation, pas d'inquiétude, juste une pesanteur et une lourdeur, une sage apathie. C'est qu'elle est coulée dans la durée, patiente et attentive, sans besoin de reconnaissance ; elle est sans demande de retour, et c'est mieux ainsi tant l'homme a d'exigences, peu d'afflictions et quelques béatitudes à bas prix. Être là, juste là, indispensable aux jours, alliée des nuits. Par une « compassion des pierres », dit la poétesse Vénus Khoury-Ghata, qui assiste et rend possible la consolation des peines et l'épanouissement des plaisirs passés de nos journées. Nous prenons de la matière et la déposons dans un stable équilibre, l'engageant dans une fermeté, une *soliditas* qui nous rassure, nous réconforte et nous distrait des instabilités de la nature et de notre propre vie. Elle devient perceptible dans l'instant, à fleur de peau et de sentiment, sans amphigouri ni autre embrouillamini.

11 —

La matière ne sert pas seulement à construire les lieux. C'est elle qui donne sa temporalité à l'architecture, et induit l'attente architecturale. Faite demeure, la matière attend l'occupant du vide, sans qu'il y ait en elle l'espérance d'un futur — car la matière ignore le futur. Autrement que les hommes, elle ne peut pas

consacrer son aujourd'hui à des lendemains. Elle est. Elle est disposée. Par l'architecture, elle est engagée à accepter la vie. Installée provisoirement ou pour une durée séculaire, la matière attend d'une véritable attente et offerte comme telle. Ainsi l'architecture a-t-elle décidé de la matière, ainsi a-t-elle disposé d'elle, répondant au besoin humain d'habiter.. En contrepartie, la matière, toute patience, impose à l'architecture sa temporalité propre : la temporalité de la matière reposée et vigilante, celle du repos attentif à la vie et au monde. La matière disposée, comme l'architecture elle-même, est tournée hors d'elle, dans une impatience que les hommes et les choses creusent, car la vie ne remplit pas l'architecture, elle la creuse.

Et c'est cette temporalité propre à la matière qui détermine l'attente architecturale. Quelle est-elle ? Elle est l'attente qui n'escompte rien, l'attente sans inquiétude, sans tristesse ni douleur, sans velléité, l'attente en tant que telle, à l'œuvre, l'attente qui attend de façon effective. L'attente architecturale est l'attente prévenante, faite à la venue, l'attente attentive tournée vers ce qui vient : la vie qui est en son cours et en son débordement.

Ne voit-on pas qu'en ce qui concerne l'architecture, la substance importe plus que le sens, que cette substance soit la vie présente et le vide rempli de nous, qu'elle soit la chair ou qu'elle soit la pierre ? L'architecte n'est-il pas surtout confronté à la venue elle-même et à la vérité de la matière visible et invisible. La gravité n'est-elle pas autant celle de la matière que celle nécessaire au digne et perpétuel établissement humain ?

12 —

Cette attente attentive, millénaire, archaïque et toujours à l'œuvre, s'enrichit aujourd'hui de nouveaux rapports au temps, d'un nouvel intérêt pour les autres temporalités de la matière que celle du repos. Tout est affaire de temps. Penser les établissements humains à partir des seuls enjeux environnementaux est en soi une posture qui ignore l'ensemble de la révolution culturelle engagée par l'apparition synchrone « *des enjeux environnementaux et de l'espace cybernétique. Cette simultanéité porte sens, au point qu'opposer l'écologie et la cybernétique, la biosphère et le cyberspace — comme le revendiquent leurs adeptes respectifs — ne peut s'exécuter qu'au détriment de l'accomplissement de notre monde aujourd'hui.* ⁸ ». Alors que l'espace cybernétique, basé sur l'hyperdisponibilité des uns aux autres par les NTIC⁹, propose un temps artificiel, émancipé des jours et nuits, la sympathie avec la biosphère nous associe étroitement au temps de la terre. Nos conceptions se font hybrides, nourries de la chaleur du soleil, des corps et de situations numériques. Le traitement technique de l'environnement engage un rapport au temps surtout lié à la matière. Tout est matière à construire : eau, soleil, sons, corps, vents, odeurs, matériaux, informations. Le facteur temps devient axial : durée de vie des matériaux, rôles des saisons sur la lumière et la chaleur, prise en

compte des utilisations les lieux au long de la journée, selon le nombre de personnes et l'apport de lumière, temps de réverbération des sons, temps de transmission, évaporation des eaux de pluie par an, etc.

13 —

Dans cette explosion du temps dans l'architecture et la construction, s'épanouit la vie. Ce qui émerge est un nouveau retour à la nature comme modèle. Mais ce n'est pas le retour à une nature romantique, idéalisée, champêtre, considérée comme un objet, ces idées de nature ayant alimenté les pensées anciennes. Ce qui se fait jour est une nature pensée comme expression du vivant. Le vivant est au cœur des interrogations, tant dans les sciences dures que dans les sciences humaines. Les valeurs d'humanité et de réalité sont reconnues : le quotidien, la multiplicité des temps vécus, les lieux, la structure sociale, le corps, etc. En fait, une fois les anciennes théories à vocation universelle ruinées par leur inaptitude à comprendre la vie, les valeurs du vivant ont été libérées. À la permanence, à l'analogie, à l'unité, à la continuité, à l'instant — valeurs d'hier — s'assortissent le changement, la différence, la particularité, la discontinuité, la durée mais aussi la mort... La volonté du progrès infini promu depuis deux siècles avait engendré une vaste utopie répandue à tous les niveaux de notre existence. La venue au vivant à laquelle nous assistons ne pouvait s'opérer sans retrouver le *topos* de l'homme, son lieu essentiel, c'est-à-dire le monde. Et l'homme dans le monde...

14 —

Notre espace n'est plus moderne alors que l'approche environnementale de la ville ressuscite les critères de l'urbanisme moderne : orientation, ensoleillement, ventilation, séparation des flux, « espaces verts », standards architecturaux, théorie des densités équivalentes, etc. Nous entrons dans l'espace d'une intériorité continue, où les mouvements, échanges et interactions associent êtres, lieux et matières dans une fluidité aléatoire. Trop attachée aux artéfacts, la résolution actuelle de la crise de l'environnement ne rend pas compte de cette révolution. Il ne s'agit ni de l'objectif de la HQE visant à la création d'un intérieur sain, ni de cet accroissement continu des intérieurs contrôlés climatiquement, ni de ces échanges entre intérieur et extérieur maîtrisés par la technique (façades, machines). Nous vivons dans un monde fini ; pour nous, il n'y a plus de dehors sur terre. Nous sommes dans un espace dont la continuité semble définitive, malgré les expressions hétérogènes des communautés¹⁰. Pour l'homme, il n'y aurait plus de dehors sur terre ; seuls les objets en possèderaient encore. Les deux faces de notre monde : biosphère et monde virtuel, produiraient le même espace, une immense intériorité, finie mais dont l'étendue serait telle que l'esprit la percevrait infinie. Une nouvelle étendue, dont nous pourrions penser qu'il s'agit d'une

atmosphère, celle d'une communauté de la même sphère. La globalisation en cours, aux enjeux fondamentalement « climatiques » avance Peter Sloterdijk, assemble ainsi l'étant, l'existence, l'environnement et l'établissement. L'artificialité fondamentale des sociétés, ajoute le philosophe, apparaîtra dès lors dans le rôle essentiel de la technique pour autoriser l'avenir. Les deux aspects de notre monde : biosphère et monde virtuel produisent la même immense intériorité, finie mais dont l'étendue serait telle qu'on la percevrait infinie, une nouvelle étendue, assimilable à une atmosphère celle d'une multitude de la même sphère, ou bien à un climat où s'enroulent l'être, l'existence et l'établissement, ou bien encore à une matière hétérogène mêlant les soit-disant contraires ; le plein le vide, le vivant l'inerte, le dedans le dehors, la nature et l'artifice, etc.

Nous ne sommes pas en expansion, même si notre nombre augmente, même si l'inflation de l'économie existe. Nous sommes en insertion, à l'intérieur d'un monde connu, dans la matière d'un monde déjà là, au cœur d'une histoire dont le dessein se donne. Chaque venue au monde n'élargit pas le monde, mais lui confère plus de densité, et — on le sait — plus de gravité et de fragilité. C'est un peu plus d'humanité chaque fois ajoutée.

15 —

Il nous faut inscrire l'avenir de cette intériorité continue, finie et partagée, au programme des lieux, des architectures et des villes, engager l'accueil de ce qui est à venir et inconnu, construire une passion pour la vie tant hommes que matières, bâtir un monde équitable et désirable, penser le temps et l'espace chevillés aux êtres et aux choses, ré-enchanter le quotidien. Ce qui signifie : fonder nos choix sur l'éthique ; épargner les quatre éléments : eau, air, terre et feu ; négocier en permanence avec la terre et les gens ; reconnaître l'interdépendance de toutes les dimensions ; penser le projet en termes d'échange.

16 —

La surface s'évapore, quelque chose évolue sans cesse. L'essentiel sourd dans cette matière sans début ni fin, histoire que nous sommes invités à partager. Ça change... Il y a un mouvement fort de trois mutations capitales. Ne voit-on pas un autre rapport à la Terre, un autre rapport à la culture et une autre manière d'envisager l'homme ? Ce serait donc un autre monde ?! Ni vers une " Renaissance rejouée ", ni vers un autre " -isme ", nous avançons peut-être vers la Présence, projet plus serein mais toujours pathétique dans la solitude de l'être-là. C'est Raoul Vaneigem qui disait que nous sommes en train d'apprendre l'humanité. Et si nous apprenions à être présents à nous-mêmes, conscients de coexister dans un monde qui se donne comme une totalité : le monde et l'humanité comme une

seule matière et pensée, comme une connaissance et une vérité, comme une objectivité que nous habitons. Tout cela est en cours, et ouvre sur une des plus vastes étendues contemporaines : la pensée l'écologie l'action le virtuel l'humanité l'économie la technologie le sentiment l'art la matière le réel l'homme la chair, une seule et même présence.

Quant à l'architecture qui est essentiellement présence, il revient aux architectes d'assumer — même si c'est difficile pour eux — que la présence architecturale, réelle ou virtuelle, est le fruit d'une passion pour l'homme.

1 - CHAR René, « La Terre » in *Pièces*, René Char.

2 - BLANCHOT Maurice, ...

3 - EXIST, op.cit., page 69.

4 - JONAS Hans, *Pour une éthique du futur*, op.cit, page 116.

5 - MADEC Philippe, *Le Coyote, le Petit renard, le Geai et le Pou*, éditions Sujet/objet, Paris, 2004

6 - MADEC Philippe, *L'En vie*, éditions A Tempera/L'Epure, Paris 1996.

7 - *Fenêtres dormantes et porte sur le toit*, René Char, Gallimard, Paris 1979, page 53.

8 - MADEC Philippe, EXIST éditions Jean-Michel Place, Paris, 2000, page...

9 - FOL Jac, *Techno-home cherche hyper-homme*, in *Techniques et Architecture*, n°445

10 - WARNIER Jean-Pierre, *La mondialisation de la culture*, éditions de la Découverte, Paris, 1999.